

SI C'ÉTAIT  
CHAT L'AMOUR



Jean-Jacques Glotin

Si c'était  
chat l'amour

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*« L'homme s'il le veut, peut toujours,  
à côté d'un arbre, planter un arbre de vie. »*

Martin Gray



Merci à Gérard sans qui ce livre n'aurait jamais existé, comme quoi les rencontres ne sont jamais le fruit du hasard, une vie est faite de ces moments fabuleux et magiques qui embellissent le quotidien.





Ce qui pourrait paraître comme une histoire banale, n'en est pas une, d'une part parce que c'est la mienne, et que d'autre part c'est celle d'un gamin puis d'un homme souvent rejeté, qui malgré les épreuves, a su rebondir car il a toujours eu foi en sa bonne étoile, mais aussi doté d'une volonté farouche de s'en sortir à toute épreuve.

Gino est né à Meknès au Maroc, en 1946. Il a failli naître sur un vélo, car sa mère, sur le point d'accoucher – son mari absent, comme à son habitude – a dû enfourcher sa bicyclette pour se rendre à la maternité. Lucia n'en voulait pas de son cinquième mioche. Il arrivait après Gilbert en 1929, Marie en 1930, Josiane en 1933, Clotaire en 1940, et lui O' GINO, comme elle le surnommait. En effet, les méthodes de contraception, Lucia elle ne connaissait « qu'Ogino » faite d'abstinence sexuelle, et de vérification de la température liée à l'ovulation ou pas. Comme son mari avait un appétit féroce dans ce domaine, elle devait se soumettre. Ce qui n'empêchait pas Georges, son mari d'aller butiner çà et là, parmi les Européennes.

Aussi, le père de famille décida que le petit s'appellerait Gino, non pas à cause de la méthode qui l'exaspérait, mais comme le coureur cycliste Bartali en vedette sur les Tours de France et d'Ita-

lie, malgré tout en accord avec le surnom que son épouse avait affublé le dernier né de la nichée.

Bien que ma mère ne montrât aucune affection pour moi, je me souviens de ces quelques années passées au Maroc, plus particulièrement de cette petite maison où nous habitions ; c'était une sorte de refuge pour moi. Le soir quand j'avais du mal à m'endormir, ou la nuit quand je faisais des cauchemars, mes sœurs, notamment « Mathy » me tenait la main ou bien encore me consolait.

C'était elle ma vraie maman, elle à qui je me confiais. Mathy ma petite maman savait tout en ce qui me concernait, comprenait tout, comme elle était douce : elle avait seize ans de plus que moi. Je me souviens encore de son parfum à l'aubépine et au jasmin qu'elle confectionnait elle-même. C'était une voisine marocaine qui lui avait enseigné ce savant mélange qui embaumait cette chambre qu'elle partageait avec Josiane mon autre sœur.

Aujourd'hui avec le recul, je ne lui en veux pas à maman ; elle ne m'a jamais dit : « je t'aime », ni même caressé la joue ou les cheveux. Elle était elle-même une enfant naturelle élevée par sa tante. Puis, mariée assez jeune à mon père, elle a dû subir les frasques de ce mari qui ne se cachait pas pour la tromper. Il était très doué dans tout ce qu'il entreprenait, mais inconstant, capable de disparaître pendant plusieurs semaines, laissant sa famille à l'abandon, sans ressources, et en particulier, ma mère qui devait se débrouiller seule avec ses enfants à nourrir : bref, le macho pur et dur, sans aucun scrupule responsable de ce que la misère fasse partie du quotidien.

Mais puis-je le blâmer pour autant ? Ce père qui m'a tant appris. Lui non plus ne savait pas dire « je t'aime », mais n'était-ce propre à cette génération, qui avait connu deux guerres ?

Originaire du Nord, ce petit homme trapu, chauve, aux yeux bleus, en imposait de par son charisme, son physique si singulier. Oui, je le sais, je le devinais, déjà plus jeune, combien il était fier de moi. Il ne le disait certes pas, mais malgré tout, une grande partie de ce que je sais, et de ce que je suis, je le lui dois, car il croyait en moi. Il aurait souhaité que je sois ingénieur, mais trop longtemps, trop souvent, livré à moi-même, je n'ai pas eu le soutien nécessaire qui m'aurait permis d'avancer durant mon enfance, puis mon adolescence.

Ce qui reste de mon enfance au Maroc, ce sont des odeurs. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, on pouvait passer d'une puanteur épouvantable dans certaines ruelles de Meknès au plaisir enivrant de fragrances insolites. Dans chacune de ses rues, on pouvait tomber sur une herboristerie emplie de produits naturels propres à guérir tous les types de maux, ou encore des maisons tantôt blanches enduites de torchis, tantôt bâties à l'aide de pierres rouges. Et puis au détour de la ruelle où se trouve la maison de mes parents, un artisan ridé, à la peau devenue grise, distillait du matin au soir des arômes de musc ou d'harissa.

L'hiver, notre père nous emmenait mon frère Gilbert et moi, à Ifrane, où nous découvriions la neige, puis au printemps, les maisons en tuiles françaises, et l'été, tous ensemble, pendant quelques jours seulement, mes parents semblaient s'être réconciliés... pour quelques heures !

Mon père et mon frère allaient à la pêche sur le lac à Taïb. Ce bonheur éphémère nous le passions aussi à « La Vallée Heureuse », superbe parc naturel, où j'aimais à me baigner et à passer derrière les cascades. J'avais pourtant peur de l'eau... je n'ai réellement appris à nager qu'à l'âge de trente ans !

Puis c'était la rentrée. J'allais à l'école chez les Frères, à Saint-Jean de la Salle. J'ai dû, bien malgré moi, « rentrer dans le moule », et acquiescer à une bonne conduite. Les journées étaient ponctuées de prières. J'étais terrorisé par un vieux Frère, ventripotent, à la mauvaise haleine, qui sentait la vieille sueur et l'urine. À cinq ou six ans, quand je n'étais pas sage, il me menaçait d'être soumis à la colère de Monsieur « Noir », en passant systématiquement devant un masque africain.

Le soir, je rentrais en cheminant à travers les ruelles, quelquefois sombres et malodorantes, parfois emplies d'odeurs enivrantes, souvent en fonction des saisons. Ahmed et Mounir habitaient quelques ruelles avant la nôtre, dans la vieille ville. Je prenais toujours le même chemin, pour ne pas passer devant la boulangerie, cette échoppe antique, qui me faisait saliver devant les beignets qui dégoulaient de confiture, de sirop de sucre mêlé à l'huile, et des cornes de gazelle qui embaumaient la fleur d'oranger... mais quelle frustration, car je n'avais jamais le moindre dirham sur moi, pour acheter de ces gourmandises dont je rêve encore aujourd'hui !

Et puis, je passais aussi devant l'épicerie de Madame Micheline, cette dame veuve, à la poitrine opulente, elle m'impressionnait quand elle me serrait dans ses bras ; elle m'embrassait et me donnait des baisers sonores de ses grosses lèvres charnues, elle m'enlaçait si fort que je croyais étouffer entre ses seins énormes qui me faisaient fantasmer. Le soir, souvent, je me suis endormi, en

pensant à « ces gros nénéés » entre lesquels j'avais senti en moi, monter tellement d'affection. Madame Micheline disait que j'étais le petit blondinet qu'elle n'aurait jamais. Elle me pourrissait de bonbons et de guimauve, parfois de caramels qui me faisaient mal aux dents, mais son seul défaut était qu'elle se rasait et que sa moustache me piquait les yeux... mais la douceur de ses gros nénéés compensait largement ces quelques picotements !

Puis elle avait en permanence à ses côtés, une magnifique chatte blanche aux yeux verts, qui me fascinait à cause de son regard profond, mais surtout par son ronronnement régulier que l'on pouvait entendre dès le seuil de la boutique. Je me disais : ici les souris ont de beaux jours devant elles.

Après cet intermède très agréable, j'arrivais dans le souk où un tas de camelots présentaient leurs sculptures sur bois, ou sur cuir, et les odeurs d'épice, d'olive, de musc reviennent encore à ma mémoire : elles resteront à jamais dans mes narines.

Après avoir flâné parmi toutes ces échoppes, où la plupart des commerçants me lançaient des bonjours affectueux et adoraient me dire : « Alors, le petit français, quand c'est que tu le gagnes le Tour de France ? Allez, vas-y Gino ! », je rentrais à la maison, où ma mère ne faisait même pas attention à moi.

La plupart du temps j'étais le premier arrivé. Mes sœurs, elles, travaillaient : soit à l'université, soit dans un magasin du centre-ville. J'aimais aller au fond du jardin pour y voir les lapins dans les clapiers. Quand ma mère était de bonne humeur, ce qui était rare, elle m'autorisait à les panser avec les épluchures de légumes, ou de l'herbe habilement sélectionnée. Au début, je ne comprenais pas pourquoi le gros lapin blanc grimpait sur les autres lapins, et

exerçait des secousses rapides, mais petit à petit, quand les jeunes lapereaux tachetés de blanc et de noir, aux yeux rouges, se mirent à faire de même plusieurs fois par jour, je réalisais qu'il se passait quelque chose de surnaturel. Le jour où je posai la question à ma mère à propos de ce grand mystère, elle m'envoya balader en me disant : « Va, tu es trop jeune pour comprendre, ce n'est pas de ton âge, plus tard tu demanderas à ton père, il est spécialiste ! ».

La seule fois où elle a semblé plus tendre, c'est quand un P51, un avion américain, qui volait à trop basse altitude, a accroché le toit de la maison d'à côté, heureusement inoccupée, et s'est écrasé dans le jardin en prenant feu. Le pilote a essayé de débloquer le cockpit ; ma mère m'a dit : « Ne regarde pas ».

Les sauveteurs ont alors pris des draps chez mes parents pour ensevelir ce qui restait des passagers.

Ce souvenir m'est revenu souvent, en particulier, quelques années plus tard, en Charente-Maritime, j'ai alors ressenti ce sentiment d'impuissance qui m'a souvent bloqué. Une sorte de traumatisme s'est installée en moi.

Mon père était une forte tête qui savait tout faire. Il n'avait qu'à regarder un maçon quelques heures, pour terminer un mur puis l'enduire, ou bien encore, il n'avait jamais appris à souder, mais il lui suffisait d'observer, et dans l'heure suivante, il brasait et soudait avec talent, deux pièces de ferraille.

Il a d'abord été chef mécanicien au Maroc. Puis, très vite a monté son propre garage à Meknès. Il était un excellent technicien, mais un piètre gestionnaire. Il a inventé le moteur rotatif sans bielles ni pistons.

Pour moi, Georges, mon père, a toujours été une référence, mais avec un caractère de cochon. Il faut dire que né dans le Nord de la France, il avait été élevé très durement par le grand-père qui dès ses quatorze ans, l'obligea à travailler à la mine.

Très vite, mon père a refusé de s'user la santé, comme des milliers de « gueules noires » atteints par la silicose, ou bien encore, des gens qui restaient au fond, victimes des coups de grisou. C'est là qu'il a décidé de s'exiler au Maroc. Humainement, Georges pouvait être très dur, et mon frère, faible de caractère, en a fait les frais. Il le rabaissait, l'insultait. Or moi, assez tôt, je lui tenais tête, et je pense que c'est cela qu'il appréciait chez moi.

En 1953-1954, les relations avec le peuple marocain et les pieds-noirs ont commencé à se détériorer ; mon père a décidé de rentrer en France. En même temps, il a réussi à mettre au point ce fameux moteur rotatif qu'il avait réussi à faire breveter. À partir de Meknès, il a alors englouti toutes ses maigres économies pour faire transporter sa précieuse invention. Je le répète, excellent technicien, mais piètre vendeur et gestionnaire, il n'a pas su en arrivant à Lyon, le vendre à des industriels, si bien que quelques années plus tard, ce moteur révolutionnaire a fini dans le Rhône !

Georges, très sévère, en particulier avec mes sœurs lorsqu'un garçon leur tournait autour, était capable de faire monter le pré-tendant dans sa voiture, de l'emmener à plus de 100 kilomètres, aux portes du désert et de lui dire : « La prochaine fois, tu finiras là-bas. »

En 1954, décision fut prise de réintégrer la France.

Mais là, oh surprise ! Refus catégorique de ma mère : elle avait enterré un de ses enfants à Meknès, il était donc hors de question de l'abandonner. Par ailleurs, consciente du caractère volage de